



Jean-Luc Marion

de l'Académie française



**LA RIGUEUR
DES CHOSES**

Entretiens avec Dan Arbib

Flammarion

Extrait de la publication

«Je tenterai de reconstruire l'itinéraire de mon travail, en rassemblant ses diverses régions, histoire de la philosophie, phénoménologie, théologie [...]. Me frappe aujourd'hui rétrospectivement la cohérence de l'ensemble, que domine la question de l'événement, l'approche de la présence à partir du présent entendu comme un don. Ce qui importe toujours advient. Ainsi se dégage la rigueur, mais la rigueur des choses, non celle que nous leur imposons, ou imaginons pouvoir leur imposer.»

Jean-Luc Marion revient ici sur les grandes figures qui ont marqué sa vie (Ferdinand Alquié, Hans-Urs von Balthasar, Jean Beaufret, Louis Bouyer, Jean Daniélou, Jacques Derrida, Michel Henry, Emmanuel Levinas, Jean-Marie Lustiger, et d'autres). Il évoque les grandes étapes et les grands dossiers de son travail, et rend compte de la dynamique de sa recherche. Penseur phare du catholicisme français et co-fondateur de l'édition francophone de la *Revue catholique internationale Communio* (1975-), il apporte pour finir un éclairage original sur l'état de l'Église et sur le dialogue judéo-chrétien.

Ces entretiens, remarquablement menés par Dan Arbib, constituent la première introduction en français à son œuvre.

Jean-Luc Marion, né en 1946, ancien élève de l'École normale supérieure, est membre de l'Académie française et de l'Accademia di Lincei (Rome), professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne, professeur à l'université de Chicago et professeur invité à l'Institut catholique de Paris. Il a publié de très nouveaux ouvrages, parmi lesquels : *L'Idole et la Distance* (1977) ; *Dieu sans l'Être* (1982) ; *Sur le prisme métaphysique de Descartes* (1986) ; *Le Phénomène érotique* (2003) et *Certitudes négatives* (2010). Il va bientôt faire paraître *Sur la pensée passive de Descartes* (2013).

Dan Arbib, né en 1982, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie et pensionnaire de la Fondation Thiers, est spécialiste de Descartes et de Levinas. Auteur de nombreux articles, il est secrétaire scientifique du Bulletin cartésien (publié aux Archives de philosophie) et membre du « Centre d'études cartésiennes » (Université Paris-Sorbonne).

La Rigueur des choses

DU MÊME AUTEUR

- Sur l'ontologie grise de Descartes. Science cartésienne et savoir aristotélicien dans les Regulae*, Paris, Vrin, 1975 ; 4^e éd. 2000.
- Index des Regulae ad Directionem Ingenii de René Descartes*, en collaboration avec Jean-Robert Armogathe, Edizione dell'Ateneo, Rome, 1976.
- René Descartes, *Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit en la recherche de la vérité*, traduction selon le lexique cartésien et annotation conceptuelle avec des notes mathématiques de Pierre Costabel, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977.
- L'Idole et la Distance. Cinq études*, Paris, Grasset, 1977 ; 3^e éd., Paris, « Poche/Biblio », 1991.
- Sur la théologie blanche de Descartes. Analogie, création des vérités éternelles, fondement*, Paris, PUF, 1981 ; 2^e éd. corrigée et complétée, « Quadrige », 1991 ; 3^e éd. 2009.
- Dieu sans l'être*, Paris, Fayard, 1982 ; rééd. PUF, « Quadrige », 1991 ; 3^e éd. revue et augmentée 2002.
- Sur le prisme métaphysique de Descartes. Constitution et limites de l'onto-théologie cartésienne*, Paris, PUF, 1986 ; rééd. 2004.
- Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, Paris, PUF, 1989 ; 2^e éd. 2004.
- Questions cartésiennes. Méthode et métaphysique*, Paris, PUF, 1991.
- Prolégomènes à la charité*, Paris, La Différence, 1986 ; 3^e éd. revue et augmentée 2007.
- La Croisée du visible*, Paris, La Différence, 1991 ; rééd. PUF, 1996 et 2007.
- Index des Meditationes de prima philosophia de René Descartes*, en collaboration avec Jean-Philippe Massonnié, Pierre Monat, Louis Ucciani, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, Besançon, 1996.
- Questions cartésiennes II. L'ego et Dieu*, Paris, PUF, 1996.
- Hergé. Tintin le terrible ou l'alphabet des richesses*, en collaboration avec Alain Bonfand, Paris, Hachette, 1996 ; 2^e édition 2006.

(suite des ouvrages en page 301)

Jean-Luc Marion
de l'Académie française

La Rigueur des choses

Entretiens avec Dan Arbib

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction de
Benoît Chantre

© Flammarion, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-0812-9235-2

À la mémoire de Maxime Charles

Dan Arbib remercie Judith pour ses relectures.

Avertissement

Deux raisons au moins pouvaient me retenir de signer un livre d'entretiens. D'abord parce que j'ai toujours eu des réserves sur ce genre. Ensuite parce que l'intention de l'éditeur pousse souvent plus du côté de la vulgarisation que du côté de la complexité des phénomènes. Il devient ainsi difficile de ne pas s'embarrasser dans une alternative également désastreuse : soit débiter en fausse monnaie ce qu'on a eu bien du mal à écrire de bon aloi, soit verser dans l'anecdote, l'apologie *pro vita sua* avec son cortège de mensonges vrais. Deux raisons, et pour parler comme les *Proverbes*, en voici une troisième : dans de telles fausses confessions, l'auteur en dit toujours trop ou trop peu. Par méfiance envers son lecteur, par défiance de soi surtout, sinon par haine de soi, il risque de sombrer et de raconter une « vie Potemkine », ou de refaire en moins bien un dialogue entre Jean-Jacques et Rousseau.

J'aurais cédé à ces raisons de m'abstenir et je n'aurais pas contrarié ma paresse innée sans l'intervention de deux amis. Le premier, Benoît Chantre, a su attendre des années, avec une obstination cordiale mais impitoyable,

pour me mettre enfin dans sa gibecière, disons dans sa collection. Le second, Dan Arbib, longtemps mon étudiant et désormais chercheur confirmé, m'a convaincu, avec un grand déploiement d'intelligence, de lucidité et de tact, que des conversations bien réglées pouvaient devenir des exercices philosophiques décents ; sans lui, je n'aurais pas franchi le pas, et si un résultat, même minime, en sort, je le lui devrai plus qu'à tout autre. Je me rassure donc en pensant que l'un et l'autre partagent aussi avec moi le risque et aussi la responsabilité de l'exercice et de son résultat. Enfin, il y eut, pour abriter les rencontres avec Dan Arbib, l'hospitalité de Jean et Marie-José Duchesne : leur demeure normande fut le refuge de tant d'autres commencements que même cette entreprise y trouva un lieu naturel. Qu'ils sachent ma gratitude.

Il ne va donc pas s'agir d'une esquisse de mémoires ni d'une parodie de jugement dernier, anticipé, autiste et de mauvaise foi. Je ne m'avancerai pas masqué, ni pour me démasquer moi-même ni pour démasquer quoi que ce soit d'autre, mais pour que ne reste pas cachée une histoire qui déborde largement la mienne. L'ont traversée ou structurée – ce fut la chance inouïe de ma génération – une pléiade de noms, qui parfois furent beaucoup plus que des professeurs et que des penseurs.

Je voudrais, en première obligation, leur rendre témoignage, ne fût-ce que pour que mes étudiants, anciens et actuels, sachent que le désert qu'ils traversent fut peuplé autrefois, mais de noms à l'époque encore méconnus ; cela leur redonnera peut-être confiance dans le présent. D'anecdotes, je n'ai gardé que celles qui ont une signification actuelle et me dépassent. De jugements un peu nets, je ne me suis pas abstenu, sans

AVERTISSEMENT

polémique inutile, quand il s'agit d'évidences ignorées et qu'il faut, un jour, finir par manifester.

Je tenterai – seconde intention – de reconstruire, sans trop simplifier, l'itinéraire de mon travail, en rassemblant, autant que faire se peut, ses diverses régions, histoire de la philosophie, phénoménologie, théologie et jugement prudentiel. Toute ma vie fut de travail intellectuel et je n'en peux rendre compte que comme telle : on me lira donc dans cette optique. Me frappe aujourd'hui, rétrospectivement, la cohérence de l'ensemble, que dominant finalement la question de l'événement, l'approche de la présence à partir du présent entendu comme un don. Ce qui importe toujours advient. Ainsi se dégage la rigueur, mais la rigueur des choses, non celle que nous leur imposons ou imaginons pouvoir leur imposer.

J.-L. M.

Nonancourt, décembre 2011-Lods, juillet 2012

I

Un itinéraire

Dan ARBIB – Jean-Luc Marion, si vous aviez à résumer en quelques phrases le sens du travail philosophique qui vous a animé au cours de toute votre carrière, que diriez-vous ?

Jean-Luc MARION – Cette question même provoque déjà un paradoxe ! Car on mène précisément un travail philosophique sans savoir ce qui l’anime, voire justement parce qu’on l’ignore. En un sens, je n’ai jamais eu l’impression de savoir où j’allais et je n’ai jamais commencé un travail philosophique, un livre ou un article, en sachant sinon où j’allais, du moins ce que je faisais. Bien sûr, à chaque fois je connais la question qu’on m’a posée ou que je me pose, mais je ne sais pas exactement où je vais ; et l’intérêt d’un travail philosophique de haute mer tient sans doute à ce qu’on parcourt une distance que l’on ne mesure que rétrospectivement du regard. Aussi est-ce livre après livre qu’on entrevoit avec un peu plus d’acuité ce qu’on visait. Donc, en ce sens, je ne peux pas répondre à votre question. Et même si, à rebours, j’ai bien conscience qu’une certaine

unité se dégage, je ne crois pas être le mieux placé pour la définir.

Un souvenir pourtant me revient, éclairant. Un jour, je crois que j'étais en hypokhâgne, je marchais avec un ami au Luxembourg et il m'apparut soudain, sans préparation, l'idée très simple que « la question de l'être » n'était pas première, mais qu'elle relevait, comme un reflet – un reflet plus qu'un effet –, d'une situation plus originaire qui se nomme, disons, la création. Être vient *après*, comme sa trace, son vestige et son dépôt, un tout autre événement. Aujourd'hui encore, je me rappelle avoir vu, à un moment, *cela*. Je pense ne l'avoir encore jamais dit, ni écrit ailleurs, mais sûrement, dès le début, c'était *cela* qui me gouvernait : qu'*être ou ne pas être*, telle n'était pas la première question.

L'entrée en philosophie

D. A. – *Cela* vous a-t-il frappé, comme Rousseau a l'idée du *Premier Discours* en allant voir Diderot enfermé à Vincennes ?

J.-L. M. – Je n'en suis pas pour autant tombé en catalepsie, mais *cela* m'a frappé peut-être comme l'arbre de Sartre – j'étais d'ailleurs au milieu des arbres – et ce fut pour moi un événement. J'ai toujours été intimement convaincu de cette obscure évidence ; je me suis aperçu plus tard en avoir eu conscience avant de l'avoir formulée et même d'en concevoir le sens. Mais je n'ai cessé d'y revenir depuis lors.

D. A. – Cette intuition, vous l’avez eue en hypokhâgne. Mais qu’est-ce qui vous motivait à viser l’École normale supérieure ? Veniez-vous d’un milieu qui vous prédestinait à de tels objectifs ?

J.-L. M. – En aucune manière. Quand je suis entré en hypokhâgne, je ne savais même pas que la classe préparatoire conduisait à l’École normale supérieure, rue d’Ulm. Et j’étais à ce point naïf ou ignorant que, quand on nous a dicté l’emploi du temps, je me suis étonné qu’il n’y ait pas de physique ni de mathématiques ! Quand on m’a dit qu’il n’y en avait plus, j’en ai conçu un bonheur extrême. Je venais en effet d’une famille d’ingénieurs et j’étais donc destiné à être ingénieur. Et j’avais tout pour ce faire. Car, dès la première adolescence, en me promenant dans l’usine de mes oncles, puis en les suivant dans les chantiers industriels, par exemple dans les houillères du Nord ou celles des Asturies, j’ai baigné dans la mécanique : la construction de moteurs, de boîtes ou de réducteurs de vitesse, la conception des suspensions et du refroidissement des motos ou des autos, tout cela faisait partie des conversations courantes. J’ai respiré l’odeur âcre de la fonderie, celle, aigrelette, de l’huile de ricin au bord des stands de Montlhéry. Je me suis assourdi dans le fracas rouge des hauts-fourneaux qui s’ouvrent, autant que dans le hurlement des moteurs de Norton 500 tournant à plein régime ou des reprises sourdes des scooters de compétition remontant les rapports. À dix ans, ou plus tôt, j’avais reçu mon baptême de l’air en Stamp, puis sur Piper, par mon oncle et parrain, qui me fit même tenir le manche d’un Jodel (le premier, un biplace de 60 CV, je crois). Avec ces recommandations : « Ne jamais le bouger plus que dans un rond de

serviette. » Et aussi : « Pour décoller, c'est facile : il suffit de se mettre face au vent et de tirer sur le manche quand l'arrière se lève. » Ou : « Atterrir est difficile, mais il ne s'agit en fait que de se mettre en perte de vitesse au niveau du sol. » Judicieux conseils, d'ailleurs transposables, me semble-t-il aujourd'hui, dans la vie intellectuelle. Je m'émerveillais aussi des copeaux de bois jaillissant de la varlope, des serpentins arrachés à l'acier par la fraiseuse ou l'outil du tour, de la virtuosité des ajusteurs, des artistes qui travaillaient au dixième de millimètre sans électronique, de voir un moteur démonté jusqu'au vilebrequin, réparé et remonté sous le capot en une demi-heure. Je savais même préparer le mortier, à la pelle et sans bétonneuse, en dosant sable et ciment avec ou sans graviers, monter aussi un mur de briques et même un peu de pierres, à tailler au préalable. J'ai admiré le travail du bois, du plâtre (cette aquarelle de la construction). Et bien d'autres choses. Ce fut mon expérience de la technique, précoce, fascinante. Je ne la regrette pas, j'en garde la nostalgie, et j'y ai appris. Comme de la course à pied, le demi-fond – l'aristocratie de l'athlétisme –, initiation parfaite à la vie de l'esprit, dans tous les sens, y compris par la maîtrise de la souffrance, consentie pour un résultat – sur soi-même.

D. A. – Quel était le métier de vos parents ?

J.-L. M. – Mon père était ingénieur d'armement au ministère de la Défense, il s'occupait de chars d'assaut, de l'AMX 13 d'abord, puis de l'AMX 30, et aussi de l'engin blindé de reconnaissance, l'EBR Panhard, etc. Ma mère enseigna comme institutrice formée à l'ancienne, puis comme professeur de lettres ; tous mes oncles étaient ingénieurs. J'étais en principe voué à être

bon en mathématiques et à intégrer une école d'ingénieurs, comme tout le monde autour de moi, à l'exception d'un grand-père, notaire retraité et peintre estimable, et d'un autre grand-père, montagnard tué en chasseur alpin, à Douaumont, en 1916. Providentiellement sans doute, je me suis découvert peu à peu un « littéraire » – au grand dam, je pense, d'une partie de ma famille. Car mon père, survivant miraculeux des camps de représailles de 1940 à 1945, trouvait que la littérature, « c'était du baratin », selon son expression. Ce qui m'a toujours semblé curieux, tant il connaissait par cœur de tirades de Corneille et de Racine et avait une culture et une connaissance des humanités acquises chez les Frères des écoles chrétiennes (les célèbres « Frères quatre-bras ») et les Jésuites, qu'on ne m'a jamais imposées au lycée. Cette forme d'immédiat rapport à la littérature française, il l'avait eue beaucoup plus tôt que moi, et mieux sans doute. Toujours est-il que j'ai eu la chance de tomber malade pendant un an, au tournant des classes de cinquième et quatrième, avec une rechute plus tard encore. On me prescrivit le bon air (à Menton, un hiver de rêve) et de rester allongé, sinon immobile. Chose magnifique ! J'ai pu lire comme un chien fou, tout, ou plutôt n'importe quoi (Zola, Camus, Teilhard de Chardin, Stendhal, Pascal, Kierkegaard, *Miroir-Sprint*, des policiers... et la Bible), souvent sans rien y comprendre. Ce qui m'a fait le plus grand bien et m'a permis, juste après, de devenir « littéraire », donc assez tôt.

Je garde un souvenir assez précis de ma scolarité au lycée de Sèvres : un jour, sans doute en classe de seconde, devant faire un exposé de dix minutes sur *Micromégas*, j'ai parlé pendant une heure en finissant par commenter la Guerre froide et la conférence ratée

de Paris ! Pour la première fois, j'ai découvert que je pouvais *tenir* une salle. Tout le monde fut surpris, mes condisciples, le professeur, moi-même, et dès cet instant j'ai été « littéraire » sans réserve, tenant consciemment ce petit rôle social (je devais être assez insupportable). Mais Sèvres était un lycée où la pédagogie supposée innovante de l'époque encourageait une compétition tacite entre tous les élèves et toutes les classes. Bref, je lisais de façon désordonnée, je confondais tout et ne comprenais pas grand-chose. J'argumentais avec une inconscience extrême sur tout et n'importe quoi, mais au moins je nageais dans la mer. Cela dit, je m'en rends compte rétrospectivement, dès le début, je n'écrivais pas de littérature ; tout passait par le concept. L'année de philosophie s'est pourtant très mal passée, en conflit avec un professeur, une jeune normalienne de Jourdan, intelligente et idéologue, fière de préparer une thèse avec Deleuze (nous ne savions évidemment guère de qui il s'agissait, mais elle en faisait souvent l'argument de son autorité). Il y eut immédiatement entre nous une forme de rivalité pour savoir qui serait le professeur. Je ne terminais donc jamais un cours et j'étais mis à la porte au bout d'une demi-heure. Comme j'avais d'autres centres d'intérêt, en fait, je n'ai vraiment commencé à travailler qu'en hypokhâgne, au lycée Condorcet. Là encore, j'hésitais entre les lettres et la philosophie. D'ailleurs, chez Beaufret, je n'étais jamais le premier en philosophie mais presque toujours le deuxième.

D. A. – Des nouvelles du premier ?

J.-L. M. – C'était souvent Alain Renaut qui obtenait la palme, me revient-il : il était excellent et, à

l'époque, heideggérien orthodoxe. À l'agrégation, je fus encore deuxième. Bref, jamais premier. Il y avait toujours une bonne raison à cela, une sorte de petit décalage, parce que je faisais des devoirs qui n'étaient pas tout à fait dans la norme, pas tout à fait dans le sujet, qui portaient (ou allaient) un peu dans un autre sens que le bon sens. En fait, la littérature fut ma passion, que je devais sans doute à l'autre professeur de khâgne admirable qui enseignait à Condorcet, Daniel Gallois. Un personnage de roman au sens strict, puisqu'il apparaît dans *Le Foulard rouge*, où Gilles Perrault retrace en partie l'histoire de l'OCM, l'Organisation civile et militaire, la résistance des beaux quartiers, dont Gallois était un représentant parfait. Arrêté, torturé, ne parlant pas, il fut un vrai héros de la Résistance, dont il ne disait d'ailleurs et bien évidemment jamais rien. Personnage légendaire, donc : tous ceux qui en furent les khâgneux ne l'oublieront jamais. C'est lui qui m'a appris à faire avec beaucoup de rigueur une démonstration, un plan, une conclusion, à trouver la justesse rhétorique de l'argument. Mais il avait aussi le sens de la poésie, lui qui savait par cœur – je crois cette prétention exacte – tout ce qui vaut quelque chose en poésie française. Pendant toute cette période – et aujourd'hui encore cela ne m'a pas vraiment quitté –, je me suis dit que je devrais consacrer mon temps à étudier soit la poésie du XVI^e siècle, soit le symbolisme et la poésie du XX^e siècle. Ainsi, au concours de l'École, c'est en lettres que je fus le plus à l'aise, et ma première licence fut de lettres. J'ai donc appris la langue française et la poésie avec ce redoutable et remarquable amateur de nœuds papillon, l'immense Daniel Gallois (Daniel, comme le prophète, blaguait-on), qui nous terrorisait mais nous aimait vraiment, comme nous

l'avons découvert à la fin de la khâgne. Je ne me suis décidé entre les lettres et la philosophie que tardivement, à mon entrée à l'École, parce que mes amis (au moins Rémi Brague et Jean-Robert Armogathe) m'ont fermement demandé, un jour dans l'aquarium¹, de passer à la philosophie ; comme je suis obéissant et influençable, j'ai ainsi opté pour la philosophie.

D. A. – Restons un moment à la poésie. Vers quels auteurs précisément vous portaient vos goûts ?

J.-L. M. – Ronsard, Maurice Scève, Du Bellay, Jean-Baptiste Chassignet, Jean de Sponde, et Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud. À côté de la poésie, le roman me semblait en effet un alcool un peu éventé. Oui : Maurice Scève, Ronsard, Mallarmé, la poésie de Claudel (le théâtre aussi bien sûr, mais comme une mise en scène et en drame de sa poésie, ce qu'on oublie un peu) ; j'ai également eu une période dominée par René Char, puis, généralement, par la poésie contemporaine. D'ailleurs, parmi tout ce que j'apprécie à l'Académie française, il y a de pouvoir en revenir toujours à la langue française, en éprouver les ressources absolument inépuisables et supérieures. Longtemps, le défi a été pour moi de parvenir à maîtriser quelques langues étrangères pour l'enseignement, pour la lecture et le travail ; mais, en fin de compte, je crois qu'un jour je vais essayer d'apprendre le français ! Je n'y arriverai sans doute pas, mais cela en devient d'autant plus urgent.

1. Surnom donné au hall d'entrée de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, dans le jargon normalien.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000560.N001
Dépôt légal : octobre 2012